

sera... dans ce songe qui m'annonçait enfin le bonheur dans un avenir très prochain, le décor changeait...

"Je n'étais plus ici, dans cette maison inconnue, dont malgré tout, je n'ai franchi le seuil qu'avec une sorte de terreur superstitieuse..."

"Mais j'étais là-bas, dans cette autre maison que tu connais et où nous allons retourner bientôt... là-bas, à Fontenay-sous-Bois... là-bas, dans la demeure de M. de Belleruche."

"Mais je n'y étais pas seule et je vous voyais autour de moi..."

"Oui, c'était d'abord mon petit Maurice et toi, ma petite Suzanne, qui agenouillés à mes pieds, teniez chacun une de mes mains dans les vôtres..."

"Puis, à ma droite, c'était le comte de Belleruche qui se penchait vers moi avec un regard si doux et si bon, un regard si plein de joie, si rayonnant de bonheur, quo déjà pour moi le passé si sombre, si douloureux et si tragique n'existait plus..."

"Enfin, à ma gauche, c'était une femme jeune et belle, mais très pâle, comme si elle avait beaucoup souffert aussi, qui me souriait et parfois même m'embrassait comme une amie ou plutôt comme une sœur..."

"Et cette femme, c'était ta mère, Suzanne... ta mère qui a été si cruellement éprouvée aussi, et que, sans la connaître, j'aime déjà d'une si solide et si profonde amitié..."

"Oh ! elle vous aimera bien aussi, ou plutôt elle vous aime bien déjà, s'écria la petite Suzanne, car jamais elle ne pouvait prononcer votre nom, jamais on ne pouvait parler de vous devant elle sans qu'aussitôt ses yeux s'emplissent de larmes..."

"Oh ! oui, vous verrez... vous verrez comme elle est douce et bonne, et si, jusqu'à présent, vous n'aviez qu'une sœur, bientôt vous en aurez deux !..."

"Oui, bientôt... bientôt ! s'écria Yvonne. Car regardes-moi !... Est-ce que tu ne vois pas dans mes yeux combien est profonde ma conviction que je ne me trompe pas ?... Est-ce que tu ne vois pas dans mes yeux combien je suis sûre, combien je suis certaine que d'ici à quelques heures nous aurons fui avec Maurice, avec le comte de Belleruche aussi, sans doute ?..."

"Oh ! tiens, ajouta-t-elle en plaçant la main de l'enfant sur sa poitrine, sens-tu comme mon cœur bat de joie et d'espérance ?"

"Oh ! oui, espère, ma petite Suzanne, espère comme moi !... quelques heures encore... quelques heures seulement et nous retrouverons enfin tous ceux que nous pleurons et qui nous pleuraient... tous ceux que nous aimons et qui nous aiment !"

Mais, réveillée brusquement en sursaut au milieu de la nuit, la petite Suzanne sentait, depuis un moment déjà, ses paupières de plus en plus s'alourdir et ses yeux se fermer malgré elle.

Yvonne, qui la voyait toute pâle, la prit dans ses bras.

"Tu tombes de sommeil, ma chère enfant, lui dit-elle. C'est ma faute. J'aurais dû te ménager et remettre à plus tard le long récit que je viens de te faire... Aussi laisse-moi vite et va te reposer encore pendant quelques heures. — Et si un rêve berce ton sommeil, tâche qu'il soit aussi beau que le mien..."

"Va, ma chère petite, va vite !"

Et avec un doux sourire, un geste de la plus tendre affection, la jeune femme congédia doucement l'enfant...

Et pendant ce temps-là, de plus en plus le ciel blanchissait, s'éclairait...

Ce n'était déjà plus l'aube, mais le plein jour...

Pendant un assez long moment, Yvonne resta le coude appuyé sur son oreiller, l'oreille tendue du côté de la chambre de la petite Suzanne ; et, comme enfin elle venait d'entendre le souffle très calme, très régulier de l'enfant, qui avait fini par se rendormir, elle se leva sans bruit, se vêtit très rapidement, puis descendit au jardin qu'elle ne fit que traverser, pour courir tout de suite au belvédère.

Un soleil magnifique maintenant se levait et faisait étinceler les toits de Kernoc'h.

Et les bras croisés, debout, radieuse, Yvonne restait-là, tantôt portant son regard sur le long chemin qui filait derrière l'église, tantôt fouillant très attentivement la grande route de Morgoff....

Mais, comme le chemin, la grande route était encore déserte, encore solitaire...

A cette heure matinale, aucun bruit... personne...

Et la jeune femme avait une telle foi en son rêve, une telle certitude du bonheur qui l'attendait, que le temps passait, que les heures s'écoulaient sans qu'elle s'en aperçût.

Les douze coups de midi venaient de tomber lentement du clocher de la vieille église qu'elle restait toujours le regard fixe, fouillant et cherchant, dans la même pose immobile qui l'aurait fait prendre pour une statue.

Et, soudain, elle tressaillit, secouée de la nuque aux talons par un long frisson, tandis qu'un cri de surprise, un cri de joie et de triomphe lui échappait.

Elle se pencha si brusquement en avant qu'on aurait pu croire qu'elle voulait se précipiter dans le vide, et les yeux dilatés, les lèvres tremblantes, la face de plus en plus transfigurée, elle ne

perdait plus de vue une silhouette qui venait de lui apparaître, assez loin encore, sur la route de Morgoff...

C'était un enfant ; mais, à cette distance-là, Yvonne seule peut-être aurait pu s'en rendre compte...

La jeune femme ne respirait plus...

Cet enfant, qui s'avavançait là-bas, seul sur la route, n'était-ce pas lui !... son fils !... son rêve qui se réalisait !...

Elle ne pouvait distinguer encore que très imparfaitement le petit passant, mais elle entendait une voix de plus en plus lui crier :

— Tu ne te trompes pas !... Oui, c'est ton fils bien aimé... ton fils qui vient te sauver !

Aussi, tout à coup, jeta-t-elle, malgré elle, un long appel :

— Maurice !... Maurice !... Maurice !...

Mais sa voix se perdit au loin, sans que l'enfant, qui pourtant de plus en plus se rapprochait, eût semblé l'entendre...

Quelques minutes s'écoulèrent...

Yvonne, dont l'émotion était à son comble, était plus pâle, plus livide qu'une morte dans son suaire...

Encore un peu de temps, et l'enfant allait passer devant elle, se trouver devant la grille qui fermait la maison de l'inconnu...

Déjà même sa petite silhouette était moins vague, se dessinait davantage ; déjà même on pouvait voir sa taille, deviner son âge...

Et c'était bien l'âge, la taille du petit Maurice !... Et c'étaient bien aussi ses allures !...

Yvonne était si absorbée dans sa contemplation, que la foudre aurait pu tomber à ses pieds sans qu'elle l'entendît.

Et, soudain, comme elle le distinguait de mieux en mieux, elle eut un nouveau tressaillement, car cet enfant, elle pouvait à présent en faire la remarque, n'était pas un petit paysan, un petit habitant du pays, mais un petit monsieur très élégamment et très richement vêtu.

Et ce qui ne pouvait manquer de la frapper très vivement aussi, ce qui ajoutait encore à son immense émotion, si c'était possible, c'étaient les allures très étranges, les allures très singulières de cet enfant !

Car, en effet, il allait d'un pas très lent, semblant chercher on ne savait quoi...

Autour de lui les maisons étaient très rares, mais il ne passait devant aucune sans s'y arrêter, sans la fouiller d'un long regard qui paraissait vouloir en sonder les murs...

Et il écoutait... prêtait l'oreille... Puis, enfin, quand il se décidait à repartir, il semblait que c'était d'un pas plus lent et plus lourd, comme quelqu'un de plus en plus déçu, de plus en plus découragé.

Encore une centaine de pas et il allait passer devant Yvonne...

Haletante, celle-ci c'était redressée, et, tout à coup, elle eut un cri terrible, effrayant :

— Maurice !... Maurice !... Maurice !...

Car c'était bien lui qu'elle voyait... car c'était bien lui qui venait de s'arrêter maintenant devant la maison de l'inconnu, comme il s'était tour à tour arrêté devant toutes les autres...

Mais le belvédère était trop loin, et l'appel de sa mère, les cris si déchirants qu'elle venait de lui jeter n'avaient pu parvenir jusqu'à lui...

Et il passait là lentement, longeant la grille, fouillant le jardin, s'arrêtant même parfois pour tâcher de voir plus loin...

Et les mêmes cris pleins de folie de la mère... les mêmes cris qu'elle jetait pour l'appeler à son secours, toujours retentissaient :

— Maurice !... Maurice !... A moi... A moi, mon enfant !...

Et le visage baigné de larmes, tous les traits contractés par l'anxiété la plus poignante, par l'angoisse la plus atroce, elle tendait vers lui des bras tremblants, des bras suppliants.

— A moi, Maurice !... A moi, mon enfant !...

Mais le petit Maurice lentement passait, lentement s'éloignait... Il s'éloignait, quand celle qu'il était venu pour sauver était si près de lui !...

Il s'éloignait, quand il n'aurait eu que quelques pas à faire pour être dans les bras de sa mère éperdue et désespérée !

D'un bond, Yvonne venait de s'élançer hors du belvédère, criant, appelant toujours !... D'un bond, elle traversa le jardin et courut vers la grille....

Une porte se trouvait devant elle...

Elle s'y rua, jetant encore son appel :

— Maurice !... Maurice !...

Mais cette porte était fermée !...

Elle courut à une autre....

Fermée aussi !

Et le petit Maurice était déjà si loin qu'il n'aurait plus pu l'entendre !....

Alors, cramponnée aux barreaux, les yeux pleins de flammes, la pauvre Yvonne redevint pendant un moment la malheureuse folle qu'elle était au château de Morgoff... la malheureuse insensée dont les crises avaient si souvent rempli d'épouvante la petite Suzanne...

La bouche écumante, échevelée, cherchant à briser ces barreaux qui la retenaient captive, elle ne criait plus, elle hurlait....